

RÉPONSE de Gabrièle PADBERG – JEANJEAN

Salle des séances. Vendredi 24 mai

Monsieur le Président,
Monsieur le Secrétaire perpétuel,
Mes chères consœurs et confrères,
Mesdames et Messieurs,
Chères amies.

D'abord je voudrais remercier de tout cœur Jean Louis Meunier avec qui je travaille pour l'association de amis des musées. C'est lui qui a eu la bonne idée de me parler de cette Académie qui, au départ presque exotique, me semblait tellement éloignée de mon monde, que, pendant longtemps, je n'y croyais pas vraiment. Je remercie également amicalement mes deux marraines, Hélène et Francine qui ont soutenu ma candidature et qui m'ont déjà introduite patiemment dans les dédales du fonctionnement et des secrets de cette vénérable institution.

Merci aux Académiciennes et Académiciens de m'avoir fait confiance en retenant ma candidature. J'essaierai de ne pas vous décevoir.

Je tiens à vous dire tout le bonheur que représente pour moi le fait de rejoindre cette Académie. J'ai déjà assisté à des séances publiques et j'ai lu un certain nombre de vos communications et discours qui m'ont laissé admirative. Faire partie de ce cercle, qui promeut les échanges intellectuels touchant aussi bien à des questions historiques que des problèmes de notre monde actuel, c'est pour moi un beau défi.

Monsieur le Secrétaire perpétuel, vous m'aviez écrit « Vous disposerez de quinze minutes pour vous exprimer sur un sujet qui vous tient particulièrement à cœur. »

J'aurais du mal à vous parler, de façon exhaustive et convaincante, pendant seulement 15 minutes, d'UN sujet qui s'inscrive dans mes recherches. Je vais plutôt tenter de vous présenter, de façon pointilliste, quelques idées autour de ma préoccupation principale, aussi bien sur le plan personnel que sur celui de ma recherche, qui est la notion de l'interculturel :

A savoir, d'abord, explorer la signification qu'occupe pour moi, Allemande d'origine, l'accueil dans cette institution archi-française : le choc culturel.

Et en 2^e partie, forcément plus brève, un aperçu de ce que pourra constituer mon champ d'investigation principal au sein de cette Académie : les transferts culturels, ou plus précisément les échanges artistiques entre La France et l'Allemagne.

Abordons d'abord ce choc culturel :

Alors que cela fait 44 ans que je vis en France, dont 9 à Nîmes, ma présence parmi vous, c'est, en quelque sorte, - j'ose dire - la cerise sur le gâteau de mon intégration française, et plus encore de mon intégration nîmoise !

Commençons par le début : Un beau jour d'hiver, au mois de février 1979, je fus assise en plein soleil au café de la Petite Bourse en face des arènes de Nîmes, avec des collègues du lycée Daudet, devant un café (après un repas de cantine royal). Ce n'était pas l'hiver comme je l'avais connu depuis ma naissance, à Bonn : froid, humide, gris. Non, c'était l'hiver nîmois : le fond de l'air un peu frais mais le tout réchauffé par le soleil, l'air sec, le ciel bleu, et surtout une luminosité et transparence de l'air qui fait comprendre pourquoi tant de peintres du nord ont succombé aux charmes du midi et ont essayé de rendre cette ambiance par les moyens de l'aquarelle ou bien de la peinture. – C'est là, tout d'un coup – comme une révélation, que j'ai réalisé qu'il fallait vivre ici à Nîmes, que c'était ici que j'allais vivre comme « Dieu en France », comme on dit en Allemagne. – Mais j'étais encore loin de la réalisation de ce rêve... - Si on m'avait dit à l'époque que, 46 ans plus tard, je serais assise dans un fauteuil du 16 rue Dorée parmi cette illustre société d'Académiciens, dans un contexte historiquement chargé ... je n'aurais même pas pu me l'imaginer.

Je me suis donc interrogée depuis qs semaines d'où vient cette fascination pour la France, le pays et sa culture, qui a toujours était entière.

A commencer, de façon anecdotique, par le fait que je suis née à Bonn, capitale de la jeune RFA. La petite ville universitaire tranquille est à l'image de ce que cette jeune République a voulu transmettre : libérée des charges encombrantes de l'histoire récente et ouverte à de nouvelles amitiés et alliances (politiques autant qu'économiques). J'ai appris à marcher, sur la promenade au bord du Rhin (fleuve hautement symbolique pour les relations franco-allemandes) car nous habitons, à 100m, en face du ministère des affaires étrangères.

Mais plus sérieusement, ce sont les cours de Français de Madame Pehle au lycée à Bonn qui m'ont marquée. – Le Français n'était que ma 3^e langue et je n'étais pas très douée. En revanche les auteurs que nous étudions en cours, Descartes, Voltaire, et avant tout Sartre et Camus, m'ont fortement secouée, moi qui avais été élevée dans un milieu catholique, - même s'il s'était agi du catholicisme rhénan assez libéral et décontracté.

Voici donc le point de départ de mon attrait pour la France. Ensuite c'était le rêve d'une Allemande issue de la génération après-guerre, marquée par les récits du passé nazi, avide d'investir une identité plus positive moins compliquée que celle d'origine. J'étais fière de vivre en France. Beaucoup de mes amis m'enviaient. Cette vie en France semblait si légère et agréable. - Tout ce que j'avais rejeté en Allemagne, traditions et rites, me fascinait en France : le défilé du 14 juillet, pour n'en citer qu'un exemple, me donne encore aujourd'hui des frissons mi-admiratifs dans le dos alors qu'en Allemagne jamais je ne pourrais m'imaginer de regarder une parade militaire (d'ailleurs il n'y en a bcp moins). – C'est cette pratique décomplexée des Français par rapport à leur histoire et leurs traditions que je leur enviais. L'Académie de Nîmes en fait partie de ces traditions. Ce n'est pas moi qui dois vous le dire.

Autre étape de mon intégration française, ce fut ma naturalisation. Pendant des années j'avais été persuadée qu'il n'y en avait pas besoin puisque nous allions tous un jour avoir un passeport européen, jusqu'au jour où, dans le cadre d'une visite de Pierre Moscovici, Ministre chargé des affaires européennes à cette époque, à l'Université de Franche-Comté, j'ai eu l'occasion de lui poser la question naïve quand est-ce qu'on allait enfin être européen plutôt que français ou

allemand. Il m'a regardée avec de grands yeux, presque avec pitié, et j'ai compris qu'il fallait que j'enterre cette idée.

J'ai donc demandé la nationalité française, ce qui impliquait à ce moment-là l'abandon de la nationalité allemande (l'Allemagne n'acceptait pas la double nationalité à l'époque). Il a fallu que je rende mon passeport allemand, ce qui ne représentait aucun problème pour moi. Mes étudiants français cependant, et c'est bien significatif, furent tellement choqués se mettant à ma place, qu'ils m'ont invitée un soir dans une Pizzeria en guise de consolation.

Anecdote amusante : lors de l'entretien à l'hôtel de police de Vesoul, l'argument qui persuada mon interlocuteur que j'étais en bonne voie de devenir une bonne française, fut ma remarque avancée que j'étais vice-présidente du club de pétanque de mon village.

Plus sérieusement, l'élément le plus important de mon intégration française était la langue et là je touche à un point crucial des différences culturelles entre la France et l'Allemagne. Maîtriser la langue française d'une manière élégante et presque ludique, est la clé pour se faire accepter en France, et surtout dans des institutions comme l'Université, et... l'Académie de Nîmes. Et cela ne s'apprend pas à 100%, cette allocution en est la preuve

La communication verbale en Allemagne est beaucoup plus directe. Les Français emballent leurs idées comme des cadeaux jolis à voir, à entendre, et j'admire les résultats tout en sachant que je n'y arriverai jamais. Quand je lis les comptes-rendus et les textes d'allocutions sur le site internet de l'Académie, je prends peur et je me dis que je vais évoluer dans ce cercle exquis comme un éléphant dans un magasin de porcelaine. Je me sens donc obligée de vous mettre en garde : vous serez peut-être de temps en temps choqués par ma démarche et mes mots directs. D'avance je vous prie de bien vouloir m'en excuser. - Si aujourd'hui je n'en fais plus un complexe, c'est grâce à mes expériences professionnelles dans les instances universitaires où ce trait « germanique » de ma personnalité a été ressenti plutôt comme un facteur positif et productif.

Il est d'ailleurs intéressant de s'interroger sur les origines de ces différences culturelles. Jacques Pateau, un des spécialistes du management interculturel franco-allemand les explique par l'histoire – que les historiens parmi vous me pardonnent les raccourcis - : Alors qu'à la fin de la guerre de trente ans, l'Empire allemand est constitué de 355 unités et que ce particularisme va perdurer jusqu'en 1871, à la même époque en France se prépare le règne du Roi-Soleil qui favorisera le développement d'une « société de cour » (Norbert Elias). La distance du sujet par rapport au pouvoir était donc en Allemagne plus courte qu'en France. Ce qui expliquerait d'après Pateau, en Allemagne la tendance à une communication explicite (contexte faible : les informations sont données de façon explicite ; focalisation sur des questions techniques), alors qu'en France c'est la communication implicite (contexte fort : les informations sont données de façon implicite ; focalisation sur des relations humaines).¹

¹ Jacques Pateau, *Une étrange alchimie – La dimension interculturelle dans la coopération franco-allemande*, Levallois-Perret, CIRAC, pp.157-181.

La nouvelle de ma réception à l'Académie n'a pas bien évidemment déclenché QUE ces réflexions quelque peu egocentriques, mais surtout je me suis demandé en quoi je peux être utile à votre société ; quelle pourra être ma contribution modeste à la vie de cette institution :

Je compte vous proposer des communications, SI elles sont acceptées. Et là aussi on restera toujours dans cette thématique de l'interculturalité, tout en passant dès lors à un domaine plus scientifique, celui des transferts culturels.

Le cadre théorique des transferts culturels nous est donné par Michel Espagne, Germaniste et historien culturel, qui est à l'origine de cette notion : « Tout passage d'un objet culturel d'un contexte dans un autre a pour conséquence une transformation de son sens, une dynamique de resémantisation, qu'on ne peut pleinement reconnaître qu'en tenant compte des vecteurs historiques du passage. »²

Mais je dois vous avouer que je ne suis pas une théoricienne. Je ne suis pas non plus un rat de bibliothèque. Mes forces sont plutôt du côté de la transmission et de la médiation.

Je me concentrerai donc sur la thématique des échanges artistiques entre la France et l'Allemagne. Et pour ne vous donner qu'un petit aperçu de ce que cela peut représenter, je vais vous citer ici trois exemples de transferts culturels à travers trois personnages qui me tiennent à cœur :

D'abord Gustave Courbet qui est lié bien sûr à la Franche-Comté, mais aussi à notre belle région du midi. – Savez vous qu'il a entretenu des relations suivies avec des artistes allemands, qu'il a entrepris, lors d'expositions de ses œuvres, des voyages à Francfort et Munich où il a été accueilli avec enthousiasme, et qu'il est considéré comme le catalyseur du Réalisme picturale en Allemagne ? - En 1870, en pleine guerre entre la France et l'Allemagne, Courbet rédige des lettres à l'armée allemande et aux artistes allemands ; il propose la fondation des états unis de l'Europe !³

Le deuxième personnage est une artiste femme allemande, Paula Modersohn-Becker, qu'on a désignée même comme la « Picasso allemande ». Sa courte carrière (elle est morte en 1907, à seulement 31 ans) est assez atypique pour une femme peintre car, alors que les femmes n'avaient même pas accès aux Académies des Beaux-arts, elle a su s'imposer par rapport aux hommes. Ses longs séjours à Paris l'ont considérablement marquée dans l'évolution de son œuvre. - Une grande exposition en 2016 au Musée d'Art Moderne de Paris lui a été consacrée : un bel exemple également de transfert culturel.

Et puis finalement quelqu'un assez méconnu en France, alors qu'il a fait énormément pour la promotion de l'art français en Allemagne : Hugo von Tschudi. Il a été le directeur de la Galerie Nationale à Berlin (1896-1909), à une époque où toute la politique culturelle en Allemagne, et surtout à Berlin, était lourdement marquée par Guillaume II. Contre la volonté de l'empereur il

² Michel Espagne, *La notion de transfert culturel*, in : *Revue Sciences/Lettres* [En ligne], 1 | 2013, mis en ligne le 01 mai 2012, consulté le 21 mai 2024. URL : <http://journals.openedition.org/rsl/219> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rsl.219>.

³ Gustave Courbet, *Lettre aux artistes allemands*, version en ligne : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k9663336h/f17.item>

a pu acheter, pour le musée, un bon nombre de tableaux modernes, notamment français. Entre des œuvres de Cézanne, Monet et Renoir se trouvait également le fameux « Dans la serre » d'Edouard Manet qui a été le premier tableau de Manet jamais acheté par un Musée. Ces activités de von Tschudi ont d'ailleurs mené à son licenciement à Berlin, ce qui a été très bénéfique pour la Pinacothèque à Munich où, en tant que nouveau directeur, il a pu poursuivre sa politique d'acquisitions en faveur de l'art français.

Voilà donc ce ne sont que quelques mises en bouche qui peuvent vous donner une idée de ce que je pourrai vous proposer.

Bien entendu, mon travail pour l'Académie ne se limitera pas à des communications ; je suis également partante pour la participation à d'autres travaux, comme une commission par exemple, car j'aime bien travailler en équipe. Mais j'aurai besoin d'abord d'un temps d'observation avant de choisir.

J'ai sans doute dépassé de quelques minutes le temps qui m'était imparti, preuve de mon adaptation à la temporalité française. - Merci pour votre patience et votre écoute bienveillante.

*